[illegible] de la Nouvelle-Orléans.

[illegible]

NOUVELLE-ORLÉANS.

[DIM]ANCHE MATIN, 14 JANVIER.

OTELLO.

[illegible] hommes, Meyerbeer et Rossini, [con]temporains se sont partagé ce [tem]ps l'enthousiasme de l'Europe

[Lor]s de la reprise de *Robert le Diable*, [on] a [rap]pelé les déboires du premier qui [lut]ter contre les mauvaises volontés [av]ant d'arriver au moment [illegible] triomphe. Le directeur de l'Opé[ra], [c]élèbre docteur Véron, ne fut pas [le moin]s hostile au [illegible].

[N]ous avons cru curieux de [illegible] [ce]lle de ceux dont fourmille l'his[toire] [illegible] lire. On y verra que si l'un [des] directeurs malmenait son mus[icien], au contraire, était mis à la [porte] par Rossini qui, sans s'en douter, [se] vengeait Meyerbeer de Véron [pou]r de Barbaïa.

[Le l]ecteur. C'est Alexandre Dumas [qui parle].

[Rossini] venait d'arriver à Naples, précé[dé] [d']une grande réputation. La [premiè]re personne qu'il rencontra en des[cendant] de voiture fut, comme on s'en [dout]e, l'impresario de Saint-Char[les, qu]i alla au-devant du maestro [la main] et le cœur ouverts, et, sans lui [laisser] le temps de faire un pas ni de pro[noncer une] parole :

—[Je v]iens, lui dit-il, te faire trois offres, [et j'esp]ère que tu ne refuseras aucune des [trois].

[—Éc]oute, répondit Rossini avec ce fin [sourire q]ue vous savez.

—[J'o]ffre mon hôtel pour toi et pour [ta famille]...

[—J'ac]cepte.

—[J'o]ffre ma table pour toi et pour tes [amis].

[—J'ac]cepte.

[—J'o]ffre d'écrire un opéra nouveau [...] pour mon théâtre.

[—J'a]ccepte plus...

[—Comm]ent! tu refuses de travailler [...]

[—Pou]r vous ni pour personne. Je ne [su]is la re de musique.

[—Mon] fou, mon cher.

[—Et] comme j'ai l'honneur de vous le [dire]...

[—Tu] viens-tu faire à Naples.

[—J]e [vie]ns manger du macaroni et pren[dre des gl]aces. C'est ma passion.

[—Je] ferai préparer des glaces par [mon gl]acier, qui est le premier de To[rre], je ferai moi-même des macaroni [...] dires des nouvelles.

[—Al]ors cela devient grave.

[—E]t tu me donneras un opéra en [...]

[—Nous] verrons.

[—D]ans un mois, deux mois, six mois, [...] temps que tu désires.

[—Je] dis six mois.

[—C']est convenu.

[—A]u souper.

[Le s]oir même, le palais de Barbaïa [était] à la disposition de Rossini; le [propriétai]re s'éclipsa complètement, et [le] maestro put se regarder comme [chez lu]i, dans la plus stricte accep[tion du m]ot. Tous les amis ou même les [simples] connaissances qu'il rencontrait [journel]lement étaient invités sans fa[çon à la t]able de Barbaïa, dont Rossini [faisait l]es honneurs avec une aisance [...]. Quelquefois ce dernier se plai[gnait de] pas avoir trouvé assez d'amis [pour les c]onvier aux festins de son hôte: [il n']avait pu en réunir, malgré [les] avances du monde, douze ou [quinze qu]i étaient les mauvais jours.

[Quant à] Barbaïa, fidèle au rôle de cui[sinier qu]i s'était imposé, il inventait [tous les jo]urs un nouveau mets, vidait les [caves de] ses plus anciennes de sa cave, [et] tous les inconnus qu'il plaisait à [son hôte d]'amener, comme s'ils avaient [été les m]eilleurs amis de son père. Seule[ment, à] la fin du repas, d'un air dégagé, [il glissait avec] adresse ininie et le sourire à [la bouche], il glissait entre la poire et le [fromage] quelques mots sur l'opéra qu'il [avait] promettre et sur l'éclatant suc[cès qui ne] pouvait lui manquer.

[Malgré] cette précaution oratoire qu'em[ployait] l'honnête impresario pour rappe[ler] [à Rossini] la dette qu'il avait contrac[tée], [quelques] mots tombés du bout de ses [lèvres] suffisait sur le maestro le même [effet que l]es trois paroles terribles du fes[tin de B]althazar. C'est pourquoi Bar[baïa, dont la] présence avait été tolérée [...], fut prié poliment par Rossini [de ne plus] paraître au dessert.

[Cependa]nt les mois s'écoulaient, le li[brettiste] était depuis longtemps, et rien [n'annonçai]t encore que le compositeur se [disposât] à se mettre à l'ouvrage. Aux [diners] étaient les parties de campa[gne, la ch]asse, la pêche, l'équitation se [succédaien]t [...] les promenades, aux prome[nades les s]oirées du noble maître; mais il [n'était] question de la moindre note. [Barbaïa] pouvait vingt fois par jour des [accès de co]lère, des crispations nerveuses, [des envies] irrésistibles de faire un éclat. [Il s'en ab]stint néanmoins, car personne [au monde] n'avait foi dans l'incompara[ble] Rossini.

[Il] garda le silence pendant cinq [mois avec] la résignation la plus exemplai[re. Mais le] matin du premier jour du [sixième mo]is, voyant qu'il n'y avait plus [de temps] à perdre ni de ménagements à [garder, il] tira le maestro à l'écart et enta[ma le dialogue] suivant:

[—Sais-tu, m]on cher, sais-tu qu'il ne man[que plus que] vingt-neuf jours pour l'épo[que]...

[—Quelle é]poque? dit Rossini avec l'éba[hissement d']un homme à qui on adresse [une] question incompréhensible en le [prenant] pour un autre.

[—...]

[—...]

[—...] autonime.

[—Tu m'a]vais pas promis un opéra nou[veau, qui] doit jouer ce jour-là?

[—J'ai] promis?

[—Il ne s']agit pas de faire l'étonné: s'é[cria l'imp]resario, dont la patience était à [bout; j'ai] attendu le délai de rigueur, [comptant] sur ton génie et sur l'extrême [facilité à t]ravail que Dieu t'a accordée. [Maintenan]t il m'est impossible d'atten[dre davant]age: il me faut mon opéra.

[—Ne pourr]ait-on pas arranger quelque [chose] en changeant le titre?

[—Y pen]ses-tu! Et les artistes qui sont [engagés e]xprès pour jouer dans un opéra [nouveau]...

[—Je] mettrez à l'amende.

[—Et le] public?

[—T]u fermerez le théâtre.

[—Et le roi]?

[—Vous d]onnerez votre démission.

[—Cel]a est vrai jusqu'à un certain [point.] Mais, si les artistes, ni le public, [ni le roi] même ne peuvent me forcer à [manquer ma p]romesse, j'ai donné ma parole, [et] Domenico Barbaïa n'a ja[mais manqu]é à sa parole d'honneur.

[—C']est différent.

[—T]u me promets de commencer [aujourd'hui]...

[—C']est impossible, j'ai une par[tie de pêche] au Fusaro.

[—Eh bi]en, dit Barbaïa enfonçant ses [mains dan]s ses poches, n'en parlons plus. [Il ne me] reste plus qu'à prendre[...]

[Et il s'él]oigna sans ajouter un mot.

Rossini soupa de bon appétit, [et revint à] la table de l'impresario [qu'il] avait parfaitement oublié [...] du matin. En se retirant, il [recomman]da bien à son domestique de le [réveiller a]u point du jour et de lui tenir [prête sa b]arque pour le Fusaro. Après [quoi il s'en]dormit du sommeil du juste.

[Le lende]main, midi sonnait aux cinq [horloges] que possède la bienheureu[se ville de] Naples, et le domestique de [Rossini n'é]tait pas encore monté chez son [maître;] le soleil dardait ses rayons à [travers les] persiennes. Rossini, réveillé [en sursaut, s]e leva sur son séant, se frotta [les yeux, s]onna: le cordon de la son[nette lui resta] dans sa main.

[Il courut] par la croisée qui donnait sur [la cour: le] palais demeura muet comme [un tombeau.]

[Il courut à la] porte de sa chambre: la [porte rés]ista à ses secousses, elle était [fermée à double] verrou.

Rossini, revenant à la croisée, se [mit à crier] au secours, à la trahison, au [meurtre]! [Il] n'eut pas même la consola[tion qu'un] écho répondit à ses plaintes, le [palais de Bar]baïa étant le bâtiment le [plus solide] qui existe sur le globe.

[Il ne lui] restait qu'une ressource, c'était [de sauter d]u quatrième étage; mais il faut [avouer, à la l]ouange de Rossini, que cette [idée ne lui] vint pas un instant à la tête.

[Au bout] d'une bonne heure, Barbaïa [passa son] bonnet de coton à une croisée [du deuxi]ème étage; Rossini, qui n'avait [pas quitté s]a fenêtre, eut envie de lui lan[cer un pav]é; il se contenta de l'accabler [d'impréca]tions.

[—Voulez-vo]us quelque chose? lui de[manda l'i]mpresario d'un ton patelin.

[—Je veux] sortir à l'instant même.

[—Vous] sortirez quand votre opéra sera [fini].

[—Mais] c'est une séquestration arbi[traire].

[—Arbi]traire tant que vous voudrez; [mais il me] faut mon opéra.

[—J'irai me] plaindrai à tous les artistes, [...] verrons.

[—Je me] mettrai à l'amende.

[—Je] formerai le public.

[—Je] fermerai le théâtre.

[—Je ir]ai jusqu'au roi.

[—Je d]onnerai ma démission.

[Rossini s']aperçut qu'il était pris dans [ses propres] filets. Aussi, en homme supé[rieur, il] changeant de ton, de manières, de [langage], [et] d'une voix calme:

[—J'ac]cepte la plaisanterie et je ne m'en [fâche pa]s; mais puis-je savoir quand me [sera ren]due ma liberté?

[—Le jour où] la dernière scène de l'Opéra [me sera] remise, répondit Barbaïa en ôtant [son bonnet].

[—C'e]st bien: envoyez ce soir chercher [l'ouver]ture.

[Le soir], on remit ponctuellement à Bar[baïa un] cahier de musique sur lequel [était éc]rit en grandes lettres: *Ouverture* [d'Otello].

[La maiso]n de Barbaïa était rempli de [tous les] musiciens au moment où il re[çut ce] premier envoi de son prisonnier. [Il fit] sur-le-champ au piano, on dé[chiffra l]e nouveau chef-d'œuvre, et on [jura] que Rossini n'était pas un homme [...] semblable à Dieu, il créait sans [peine] et sans effort, et par le seul acte [de sa v]olonté. Barbaïa, que le bonheur [rendait] presque fou, arracha le morceau [des mai]ns des admirateurs et l'envoya à [son co]piste. Le lendemain, il reçut un nou[veau c]ahier sur lequel on lisait: *Premier [acte d']Otello*; ce nouveau cahier fut en[voyé ré]gulièrement aux copistes, qui s'ac[quittè]rent de leur devoir avec cette obéis[sance] muette et passive à laquelle Bar[baïa l]es avait habitués. Au bout de trois [jours], la partition d'*Otello* avait été livrée [...].

[L'im]presario ne se possédait pas de joie; il se jeta au cou de Rossini, lui fit les excuses les plus touchantes et les plus sincères pour le stratagème qu'il avait été forcé d'employer, et le [illegible].

—Je [illegible]

—[illegible] répondit Rossini [illegible] et [illegible] Quant à [illegible] de l'orchestre, j'aurai [illegible] les recevoir chez moi!

—Eh bien, mon cher, tu peux t'en[ten]dre avec eux. Ma présence n'est pas [né]cessaire, et j'attendrai ton [illegible] à la répétition générale. Encore une fois, je te prie de me pardonner la ma[nière] dont j'ai agi.

—Pas un mot de plus sur cela, ou [je me] fâche.

—Ainsi, à la répétition générale?

—A la répétition générale.

Le jour de la répétition générale arriva enfin; c'était la veille de ce fameux jour qui avait coûté tant de tracas à Barbaïa. Les chanteurs étaient à leur poste, les musiciens prirent place à l'orchestre. Rossini s'assit au piano.

Quelques dames élégantes et quelques hommes privilégiés occupaient les loges d'avant-scène. Barbaïa, radieux et triomphant [illegible] se promenait en sifflotant sur son théâtre.

On joua d'abord l'ouverture. [illegible] applaudissements frénétiques ébranlèrent les voûtes de Saint-Charles. Rossini leva et salua.

—Bravo! s'écria Barbaïa. Passons à la cavatine du ténor.

Rossini se rassit à son piano, tout le monde fit silence, le premier violon leva l'archet, et on recommença à jouer l'ouverture. Les mêmes applaudissements, plus enthousiastes encore, s'il était possible, éclatèrent à la fin du morceau.

Rossini se leva et salua.

—Bravo! bravo! répéta Barbaïa. Passons maintenant à la cavatine.

L'orchestre se mit à jouer pour la troisième fois l'ouverture.

—Ah ça! s'écria Barbaïa exaspéré, tout cela est charmant, mais nous n'avons pas le temps de rester là jusqu'à demain. Arrivez à la cavatine.

Mais, malgré l'injonction de l'impresario, l'orchestre n'en continuait pas moins la même ouverture. Barbaïa s'élança sur le premier violon, et, le prenant au collet, lui cria à l'oreille:

—Mais que diable avez-vous donc à jouer la même chose depuis une heure?

—Dame! dit le violon avec un flegme qui eût fait honneur à un Allemand, nous jouons ce qu'on nous a donné.

—Mais tournez donc le feuillet, imbéciles!

—Nous avons beau tourner, il n'y a que l'ouverture.

—Comment! il n'y a que l'ouverture! s'écria l'impresario en pâlissant: c'est donc une atroce mystification?

Rossini se leva et salua.

Mais Barbaïa était retombé sur un fauteuil sans mouvement. La prima donna, le ténor, tout le monde s'empressait autour de lui. Un moment, on le crut frappé d'une apoplexie foudroyante.

Rossini, désolé que la plaisanterie prît une tournure aussi sérieuse, s'approcha de lui avec une réelle inquiétude.

Mais, à sa vue, Barbaïa, bondissant comme un lion, se prit à hurler de plus belle:

—Va-t'en d'ici, traître, ou je me porte à quelque excès!

—Voyons, voyons, dit Rossini en souriant, n'y a-t-il pas quelque remède?

—Quel remède, bourreau? C'est demain le jour de la première représentation.

—Si la prima donna se trouvait indisposée? murmura Rossini tout bas à l'oreille de l'impresario.

—Impossible, lui répondit celui-ci du même ton; elle ne voudra jamais attirer sur elle la vengeance et les citrons du public.

—Si vous vouliez la prier un peu?

—Ce serait inutile. Tu ne connais pas la Colbran.

—Je vous croyais au mieux avec elle.

—Raison de plus.

—Voulez-vous me permettre d'essayer, moi?

—Fais tout ce que tu voudras; mais je t'avertis que c'est du temps perdu.

—Peut-être.

Le jour suivant, on lisait sur l'affiche de Saint-Charles que la première représentation d'*Otello* était remise par l'indisposition de la prima donna.

Huit jours après, on jouait *Otello*.

Le monde entier connaît aujourd'hui cet opéra; nous n'avons rien à ajouter. Huit jours avaient suffi à Rossini pour faire oublier le chef-d'œuvre de Shakespeare.

Après la chute du rideau, Barbaïa, pleurant d'émotion, cherchait partout le maître pour le presser sur son cœur; mais Rossini, cédant sans doute à cette modestie qui va si bien aux triomphateurs, s'était dérobé à l'ovation de la foule.

Le lendemain, Domenico Barbaïa sonna son sommelier, qui remplissait auprès de lui les fonctions de valet de chambre, impatient qu'il était, le digne impresario, de présenter à son hôte les félicitations de la veille.

Le sommelier entra.

—Va prier Rossini de descendre chez moi, lui dit Barbaïa.

—Rossini est parti, répondit le sommelier.

—Comment, parti?

—Parti pour Bologne au point du jour.

—Parti sans rien me dire?

—Si fait, monsieur, il vous a laissé ses adieux.

—Alors, va prier la Colbran de me permettre de monter chez elle.

—La Colbran?

—Oui, la Colbran; es-tu sourd, ce matin?

—Faites excuse, mais la Colbran est partie.

—Impossible!

—Ils sont partis dans la même voiture.

—La malheureuse!... elle me quitte pour devenir la maîtresse de Rossini.

—Pardon, monsieur, elle est sa femme.

—Je suis vengé! dit Barbaïa.

ALEXANDRE DUMAS.

UNE CHARGE D'ARTISTE.—On a beaucoup célébré un ex-fonctionnaire pour les nuits blanches qu'il a fait passer aux portiers de Paris. Dans des temps plus rapprochés de nous, sous Louis-Philippe, un autre homme de lettres l'emportait à cet égard sur l'ancien sous-préfet de Louhans. Feu Edouard Ourliac passait les meilleurs instants de sa vie à tourmenter les concierges, qui tournementaient si fort les autres. Voici, par exemple, la relation d'un de ses exploits les plus célèbres.

En 1836, Edouard Ourliac sortait des bureaux du *Figaro*. Comme on était dans la saison des pluies, une ondée le surprit en chemin. Il se réfugia alors dans la première maison venue; mais ici nous le laissons parler.

"Dans cette maison, nous disait-il, le portier rapiéçait une culotte; sa femme écumait le pot.

Edouard Ourliac.—Bonjour, portiers! (Les portiers saluent et gardent le silence.) Tiens, il me paraît que vous jouissez d'une excellente santé.... Ah! ah! qu'est-ce que je vois là, pendu au mur? La bataille d'Austerlitz, le grand homme! C'est bien ça, parfaitement ressemblant. Auriez-vous servi dans son temps? Il fut ambitieux, c'est vrai, l'ambition perd l'homme, mais le Français aime la gloire. Qu'est-ce que ça vous boîte tout encadré ou sans cadre? J'aime assez ces petites estampes. Ça orne toujours un peu. Voilà Rapp; je le reconnais à son cheval.... Faudrait mettre la cage un peu plus loin, parce que les mangeoires éclaboussent là, sur les blessés. Est-ce que c'est à vous, ces petits serins?

Le portier.—Oui, monsieur.

Edouard Ourliac.—Ps, ps, petit, petit, elles sont gentilles, ces petites bêtes. Dites donc, portier, est-ce que vous les laissez comme ça vivre ensemble publiquement. Vous n'avez pas d'oreilles chastes dans la maison, est-ce pas? Pst, petit, ça se bat-il quelque fois entr'eux? Eh bien, toi, petit sans queue, que je te voie donner des coups de bec à l'autre! Tu as encore l'air d'un fameux polisson, toi. C'est peut-être ta mère. Ils sont tous là pêle-mêle comme des brigands, sans distinction d'âge et de sexe. C'est égal, je voudrais bien en avoir un ou deux; mais chez moi les murs sont trop humides. Ils mourraient.

(Ici, le portier et sa femme se regardent d'un air troublé.)

Le portier, à sa femme (à part).—Il rôde pas mal de mauvaises figures depuis quelque temps.

La femme.—C'est peut-être un voleur?

Le portier.—Pis que cela, le cousin à Fieschi.

La femme.—Eh bien, parles-y, toi qui es un homme.

Le portier (d'un ton sévère).—Vous allez dans la maison.

Edouard Ourliac.—Mais non, je ne vais pas dans la maison. Je disais donc: les murs sont si humides chez moi qu'on y prend des infirmités; et puis, c'est du cerveau. Tiens, c'est planchéié ici; eh bien, c'est pas encore bête ça. Je vous parle franchement, moi. Chez moi, ce n'est pas planchéié comme ici, et ça m'a coûté des peines, allez! J'avais un perroquet rouge du Brésil, un amour. Il savait tous les *versets* de M. Casimir Delavigne sur le bout du doigt. Va te promener: il a gagné un rhumatisme articulaire, et le voilà descendu chez Pluton. (Il essuie une larme.)

Le portier (stupéfait).—Est-ce que vous connaissez quelqu'un ici?

Edouard Ourliac.—Moi? non, je ne connais personne. (Le fils du portier revient de l'école.) Ah! c'est le neveu, cet enfant-là. Bonjour, petit. Vous n'en avez pas d'autre, n'est-ce pas? Vous avez bien fait. Faut être bien sage, mon petit garçon, bien obéissant, ne pas faire enrager papa ni maman, qui sont bien bons. Es-tu bien savant à l'école. Voyons un peu, qu'est-ce que le roi Pharamond?

La femme.—Pardon! qué que vous demandez?

Edouard Ourliac.—Ne craignez rien; c'est une question à sa portée.

Le portier.—Quel numéro? C'est ici le 22.

Edouard Ourliac.—Ah! c'est ici le 22, les deux cocottes.

Le portier.—Que demandez-vous?

Edouard Ourliac.—Tiens! Je viens ici. Si ça vous gêne....

La femme.—Nous ne vous remettons pas.

Edouard Ourliac.—Ni moi non plus, sans vous offenser.

Le portier—Eh bien, qu'est-ce que vous demandez?

Edouard Ourliac (piqué).—Oh! je ne vous fais pas de sottises, moi, et vous m'en dites. Apprenez que je n'ai besoin de personne; je ne demande rien, moi. Ce n'est pas à vous que je m'adresserai, et jamais je n'en suis réduit là. Moi! tendre la main! Eh! vous êtes un grossier à la fin. Je n'aurais jamais cru ça de vous; vous aviez l'air d'un brave homme, ainsi que votre femme.

La femme—Qu'est-ce que vous venez donc faire alors?

Edouard Ourliac.—Moi? J'ai vu là: *Parlez au portier*. J'étais entré pour laisser un moment pendant la pluie. Voilà tout.

Les deux époux (vociférant).—A la garde! à la garde! Ah! c'est un brigand! un carliste! un républicain! un mouchard!

(Edouard Ourliac se sauve à toutes jambes.)

J. LOUZON.

FEUILLETON.

LA PRINCESSE OGHÉROF.

Par Henry Gréville.

VIII.

M. Milaguine la serra fortement dans ses bras; puis, avec un soupir:—Soyez heureux, pendant que nous sommes ensemble, lui dit-il.

Pauline présenta aussi son petit cadeau—brodé de ses mains, et elle embrassa Marthe sur les deux joues avec beaucoup d'effusion.

La conversation devint générale. On apporta les bouquets avec les noms de ceux qui les avaient envoyés. Marthe espérait entendre celui de Michel; son attente fut trompée cette fois encore: elle retomba dans le silence.

—Avériof n'est pas venu, je m'en doutais, dit son père; le jour d'un départ on a toujours plus à faire qu'on ne pense. Mais tu n'es pas gaie! reprit-il en voyant qu'elle ne répondait pas, tu inaugures tristement tes vingt ans!

—Je suis fatiguée d'hier, répondit Marthe; nous nous sommes couchées trop tard.

—Il faudra dormir cette après-midi, fit M. Milaguine, pourquoi le sommeil étant la panacée universelle; nous avons du monde ce soir, on dansera; repose-toi jusqu'à l'heure du dîner. C'est moi qui recevrai les visiteurs.

Trop heureuse d'échapper à la nécessité de causer et de se montrer aimable, Marthe se retira dans sa chambre après le déjeuner.

Elle était sur son lit depuis une heure, regardant tristement en elle-même, humiliée d'avoir attaché tant de prix à la présence de ce jeune homme, humiliée de le lui avoir laissé voir, blessée qu'il n'eût pas trouvé le temps de lui envoyer un mot de félicitations, une carte, un message verbal; abattue par tant d'émotions, mécontente d'elle-même, de cet état d'esprit nouveau où elle se trouvait depuis la veille,—lorsqu'on frappa discrètement à la porte de sa chambre.

—Peut-on entrer? fit une voix flûtée, et, sans attendre de réponse, Pauline entra et referma la porte derrière elle avec précaution.

—Que voulez-vous? dit Marthe en repoussant sa tête sur l'oreiller.

—Puis-je causer un peu avec vous? demanda Pauline avec ses inflexions de voix les plus caressantes.

—Si vous voulez. Cependant j'aimerais mieux être seule.

—C'est que j'ai quelque chose à vous dire, fit la demoiselle de compagnie en s'asseyant auprès du lit.

Une fois entrée, elle était bien sûre de ne pas sortir avant d'avoir défilé son chapelet, que Marthe voulût ou non l'écouter.

Marthe se retourna avec un mouvement d'ennui; Pauline n'en tint pas compte; elle s'installa confortablement dans son fauteuil et regarda Mlle Milaguine avec commisération. Celle-ci, les yeux fermés, ne pensait qu'à se débarrasser au plus vite de cette compagnie incommode, en fuyant un invincible sommeil.

—Monsieur Michel est parti pour l'étranger....dit Mlle Hepfer de sa voix la plus suave.

Marthe ouvrit les yeux et la regarda en face.

—Eh bien? dit-elle tranquillement.

—Je savais bien que je te ferais desserrer les lèvres! pensa Pauline.—Mais il n'est pas parti.... seul, ajouta-t-elle en appuyant sur le dernier mot.

Marthe se souleva sur le coude et foudroya Pauline d'un "Que voulez-vous dire?" indigné.

—Non, M. Michel n'est pas parti seul; il emmène avec lui....

Marthe ne questionnait pas. Pauline fut forcée d'achever:

—Un enfant......

—Je ne vois rien là d'extraordinaire, fit Marthe en se recouchant; tout le monde peut emmener un enfant.

—Un enfant qui lui ressemble étonnamment......ajouta Pauline.

La gouvernante n'avait pas perdu son temps: sa femme de chambre, restée la veille à Pétersbourg, avait eu le loisir de faire causer le cocher d'Avériof qui lui faisait la cour, et, le matin venu, elle s'était hâtée de venir reporter le tout à sa maîtresse, dont elle admirait le génie sans en connaître la profondeur.

Marthe avait refermé les yeux; mais la pâleur de son visage annonça à Pauline que le coup avait porté.

—Un enfant de trois ans, une petite fille qui lui ressemble, et pour laquelle il est venu hier me demander une gouvernante.... sous le sceau du secret, vous comprenez, mademoiselle.

—Et vous lui en avez procuré une? dit Marthe avec dégoût.

—J'ai eu bien faire....

Un éclair des yeux de la jeune fille prouva à Pauline que si elle avait cru bien faire, elle s'était trompée. La demoiselle de compagnie ajouta aussitôt:

—Vous savez, mademoiselle, les pauvres filles sans position sont bien à plaindre; il s'en trouvait une justement qui était venue me demander une place le matin même,—je ne la connais presque pas,—je l'ai indiquée à M. Avériof qui s'est arrangé avec elle.

Un silence suivit.

—Il l'a emmenée à l'étranger avec la petite, reprit-elle.

—Qu'est-ce que cela peut me faire? dit tout à coup Marthe en s'asseyant sur son lit. Pourquoi me racontez-vous tout cela?

—Mais, mademoiselle, répondit Pauline, qui avait longuement pesé ce coup certain, dans une maison où il n'y a pas de mère, les jeunes filles doivent être soigneuses de la renommée de ceux qui sont reçus chez leur père; et lorsqu'un scandale public éclate au grand jour, il faut en être informé, afin de prendre ses précautions.

—Un scandale public? répéta Marthe en portant ses mains à ses yeux comme pour leur cacher le spectacle de cette honte. Qu'y a-t-il donc?

Alors Pauline, venue à ses fins, narra longuement le petit roman qu'elle avait inventé depuis la veille. Michel avait à Pétersbourg une maîtresse, une femme mariée! Tout il avait eu cette petite fille; au commencement de l'automne. Ils s'étaient querellés et elle était partie pour l'Italie; mais Michel avait voulu garder l'enfant;—seulement ils s'étaient raccommodés par lettres, car Michel en était passionnément amoureux, et ils étaient convenus de sceller leur réconciliation en Italie.

Michel avait reçu la veille une lettre et un télégramme; aussitôt il avait pris son congé, et il avait emmené l'enfant que sa mère ne voulait plus quitter.

—Voilà pourquoi, mademoiselle, il était si assidu chez nous cet hiver; il ne savait où passer ses soirées. Il a dit qu'il reviendrait dans quinze jours,—ce n'est pas vrai; il restera là-bas, ou, s'il revient, ce sera avec elle. On dit même qu'elle a demandé le divorce et qu'il veut l'épouser.

Pauline avait mêlé si adroitement des faits réels avec des suppositions fausses, que tout avait un air de vraisemblance très passable. Le brusque départ du jeune homme laissait en effet le champ libre à bien des conjectures.

—Qui vous a dit tout cela? demanda soudain Marthe, qui s'était levée.

—Tout le monde, mademoiselle! C'est le bruit de la ville: on ne parle que de cela.

—Mais vous, comment l'avez-vous su? Par les domestiques?

Cette dernière interrogation lancée sur un ton de mépris indicible, frappa Pauline au cœur, toute bronzée qu'elle fût à cet endroit.

—J'ai cru devoir m'informer, mademoiselle, pour l'honneur de cette maison et le vôtre. M. Michel venait bien souvent ici, il est beau, vous êtes jeune....

—Assez! dit Marthe d'une voix étranglée, indice chez elle de l'extrême indignation; c'est à mon père qu'il faut dire de telles choses, je ne dois pas les entendre!

—Mademoiselle......

—Assez! vous m'outragez!

—Je vais aussi le dire à M. Milaguine, mademoiselle Marthe.... mais vous n'avez guère de reconnaissance pour la pauvre gouvernante qui vous a élevée et qui vous aime comme une mère!

Elle larmoyait à ravir. Marthe indécise se reprochait intérieurement d'avoir semblé prendre trop à cœur cette révélation; elle se laissa baiser les mains, afin d'être plus tôt quitte, et congédia sa demoiselle de compagnie en lui disant qu'elle n'aimait pas les cancans et que celle-ci aurait dû y penser avant de lui en rabattre les oreilles.

Pauline s'en alla soumise, sur la pointe du pied, tranquille sur les résultats de sa confidence.

Elle se garda bien d'en dire quoi que ce fût à M. Milaguine; celui-ci n'aurait pas manqué de prendre des informations qui, sans détruire absolument tout le beau roman de l'ambitieuse demoiselle, auraient fortement ébranlé l'édifice de ses mains charitables.

Elle savait d'ailleurs, à n'en pas douter, que Marthe ne parlerait pas à son père de ce qu'elle venait d'entendre; elle savait son moins bien que jamais M. Milaguine ne faisait allusion devant ses enfants aux histoires plus ou moins légères qui couraient dans le monde; et, fière des résultats de sa diplomatie, elle alla se faire belle pour le dîner de fête.

Aussitôt que Pauline fut sortie, Marthe ferma sa porte à clef, puis elle ouvrit la fenêtre: l'air lui semblait impur. Elle regarda longuement les allées feuillues et la Néva qui en baignait le gazon. Le soleil avait disparu derrière les massifs. Le fleuve coulait bleu, presque froid d'apparence: tout était changé depuis le matin; la lumière, le sentiment, l'air de fête avaient disparu; restait la réalité froide et triste....

Marthe s'assit près de la fenêtre. Elle ne pleura pas; les sources de son cœur s'étaient soudainement taries;—des années devaient s'écouler avant qu'elle retrouvât le don des larmes. Ses idées n'étaient pas bien nettes.... J'ai vingt ans aujourd'hui, se disait-elle par moments, et cette pensée, qui ne se liait à aucune de ses impressions présentes, avait pour elle une amertume inexplicable. Elle se rappelait les causeries de l'hiver dans le cabinet de verdure de son salon;—il me trompait alors, se disait-elle,—et son cœur blessé lui criait que ce n'était pas possible,—mais il est parti! se répéta-t-elle, il n'est pas venu ce matin, il n'a rien envoyé, rien fait dire.

Il m'a trompée tout le temps, se dit-elle soudain, trompée depuis que je le connais!... Cet enfant qui a trois ans.... Il était tout jeune alors.... il aurait épousé sa [illegible].... Et moi, j'ai aimé cet homme qui [illegible] qu'il me [illegible] parti à [illegible] m'aimer.... par pitié peut-être!—Oh! c'en est trop!

Perdue dans sa honte, Marthe crut un moment qu'il n'y avait plus de place pour elle sur la terre. Elle pensa à mourir avant de se retrouver en face de celui dont la vue serait pour elle un sujet d'opprobre perpétuel.

Mais on ne songe pas longtemps à la mort quand on a vingt ans, quand on est riche et belle.... L'instinct de la conservation la ramena à des idées moins sombres.

—Tout se dit-elle, n'importe quoi, plutôt que de le revoir. Nous voyagerons, s'il le faut!

Et les yeux brillants, les joues rosées de fièvre, Marthe se mit à sa toilette; elle se fit belle, elle fut parée, afin qu'en la voyant on ne pût soupçonner sa femme dédaignée. Certains propos de Pauline lui faisaient craindre qu'on n'eût remarqué les assiduités de Michel;—elle se promit de prouver au monde entier que le départ du jeune homme ne la touchait en rien.

Elle entra dans le salon à l'heure du dîner comme son père le lui avait dit, son collier de perles au cou, des roses dans les cheveux, des rubans de velours partout,—l'incarnation de la beauté, de la jeunesse triomphante et de l'orgueil. Sa vue provoqua un cri d'admiration, même des femmes ses parentes et ses amies.

—Vous êtes la fée des vingt ans! lui dit le père de Sophie Rabérine devant Mme Liakhine; il ne vous manque qu'une baguette.

—Mlle Marthe a une baguette, s'écria Oghérof, fort affairé à la table des hors-d'œuvre et se retournant précipitamment un verre de kummel dans la main droite et une tartine de foie gras dans la main gauche:—elle la cache maintenant, sa baguette, mais c'est après nous avoir tous changés en bêtes pour l'amour d'elle.

Le rire contagieux gagna Marthe elle-même. Pendant tout le dîner, qu'elle présida avec des airs de jeune souveraine, les hommages d'Oghérof ne cessèrent de la poursuivre, et, chose étrange, ce jour-là ils ne lui déplurent point.

Après s'être vu dédaigner, elle éprouvait une secrète douceur à s'entendre dire qu'elle était belle et digne d'inspirer de l'amour. D'autres que le prince, encouragés par cet accueil nouveau, lui laissèrent voir l'admiration que leur inspirait sa beauté triomphante; elle, souriante et railleuse, ne découragea personne; elle était devenue une autre femme. Deux ou trois fois son père la regarda avec étonnement; il ne l'avait jamais vue si jolie, ni si familière.

—Bah! se dit-il, pour une fois, il n'y a pas grand mal.

Oghérof avait disparu pendant qu'on servait le café. Il reparut au bout d'une heure, et invita la société à passer au jardin pour voir le feu d'artifice.

—Nous serions aussi bien sur le balcon, dit M. Milaguine, toujours paresseux après dîner.

—Non, père, au jardin, au jardin! cria Nastia en sautillant autour de lui: Serge va vous apporter un fauteuil.

Serge Avériof ne la quittait pas plus que son ombre depuis le dîner, et elle s'en servait comme d'un jeune chien pour lui faire apporter toute espèce de choses.

On descendit donc au jardin. Les dames trouvèrent des chaises préparées. Le prince se donnait beaucoup de mouvement; les soldats qu'il avait mis à ses pièces d'artifice n'étaient pas des plus habiles, aussi la réussite de son entreprise fût-elle émaillée de quelques mécomptes; mais tout le monde était de si bonne humeur, que la gaieté universelle couvrit ces déceptions particulières.

—Prince, mais venez donc jouir de votre ouvrage! cria M. Milaguine, au moment où Oghérof, enroué à force de gourmander à droite et à gauche, proférait ces paroles:—Attention, messieurs.... le bouquet!

—Ici, ici, répéta M. Milaguine.

Le prince franchit en deux bonds la pelouse qui le séparait des spectateurs, et vint se poser derrière Marthe.

—Allez! cria-t-il à ses artificiers improvisés.

Le bouquet s'éleva dans les airs, aux applaudissements de la jeunesse. Mais pendant que les étoiles de toutes couleurs retombaient en pluie sur le ciel bleu-pâle, un serpenteau oublié partit en zigzag et vint se loger dans les plis de la robe de Marthe. Celle-ci se leva brusquement; la mousseline légère s'enflamma aussitôt et la flamme monta jusqu'au corsage.

(*A continuer.*)

Signal d'incendies, par Télégraphe.

Les cloches d'alarme annonceront un incendie désigneront le quartier ainsi qu'il suit:

Par exemple, lorsque l'alarme est donné par la boîte No. 123, les cloches frapperont 1 coup, puis, 5 secondes après elles frapperont 2 coups, et 5 secondes après, 3 coups indiquant ainsi 123. L'alarme ne sera répété que de 10 en 10 secondes. Autre exemple, pour désigner la boîte No. 42, les cloches frapperont 4 coups, puis un moment après 2 coups—ce qui indiquera que le feu a éclaté dans le voisinage de la boîte 42.

Si l'incendie s'étend, les cloches frapperont 15 coups; s'il devient général, 20 coups. Alors, toutes les pompes de la ville devront se porter au quartier où se trouve la boîte qui a signalé l'incendie.

Les boîtes désignées par une étoile sont automatiques.

5 Coin Marigny et Levée.
6 Coin Washington et Chippewa.
7 Marché Neuvième.
8 Coin Carondelet et Huitième.
9 Coin Prytania et Neuvième.
12 Coin Magnolia et Washington.
13 Coin Sixième et St-Denis.
*14 Case à pompe No. 22.
15 Case à pompe No. 23.
16 Compagnie Lafayette No. [illegible]
17 Coin Live Oak et Première.
18 Coin Magasin et St-André.
19 Coin Rousseau et Ste-Marie.
21 Coin St-Charles et Première.
23 Coin Dryades et St-André.
*24 Marché Keller.
25 Coin Jackson et Coliseum.
26 Coin Jackson et Liberté.
27 Coin Seconde et Dryades.
29 Coin Market et Levée.
31 Coin Henderson et Levée.
32 Case à pompe No. 12.
34 Case à pompe No 1.
35 Coin Market et Chippewa.
36 Station de Police du Mail Pré
37 Coin Race et Magazine.
38 Coin Melpomène et Camp.
41 Station de Chevaux, rue St-Ch
42 Case à pompe No. 20, rue Thalia.
45 Coin Franklin et Terpsichore.
47 Coin Galennie et Nouvelle Levée.
48 Case à pompe No. 6, rue St-Joseph.
51 Coin Constance et Erato.
52 Coin Camp et St-Joseph.
53 Case à pompe No 13, rue Calliope.
54 Coin Nouveau Bassin et Triton Walk
56 Coin Howard et Clio.
57 Coin Magnolia et Erato.
61 Coin Erato et Franklin.
65 Coin Julie et Levée.
71 Pied de la rue Julia.
72 Coin Canal et Levée.
73 Coin Magasins et Girod.
*74 Coin Natchez et Tchoupitoulas
*81 Coin Canal et Camp.
82 Case pompe No 5 et City Hall.
83 Case à pompe No 12.
84 Coin Carondelet et Commune.
121 Coin Remparts et Canal.
123 Coin Remparts et Poydras.
124 Case à pompe No 14, rue Commune.
125 Workhouse, rue Girod.
126 Coin Commune et Rochblave.
127 Coin Claiborne et Poydras.
141 Coin Bienville et Vieille Levée.
142 Coin St-Louis et Royale.
143 Case à pompe No 7, rue Dauphine.
145 Coin Bourgogne et Toulouse.
146 Pélican H. & L. No 4, rue du Bassin
151 Canal et Robertson, Wood's Press.
152 Coin Bienville et Johnson.
153 Coin Derbigny et Conti.
214 Coin Vieille Levée et St-Philippe.
215 Station de police, Place Jackson.
216 Coin Hôpital et Dauphine.
217 Case à pompe No 18, rue Dumaine.
Coin Tréme et Esplanade [illegible]
[illegible] Coin Remparts et St-[illegible]
[illegible] Marché Tréme et Bayou de [illegible]
[illegible] Case à pompe No 21, rue Claiborne.
[illegible] Coin Chemin du Bayou et Claiborne
241 Case à pompe No 2, Chemin du Bayou.
242 Coin St-Anne et Mire.
243 Stern's Factory, Français et Broad
[illegible] Case Hook & Ladder No 3.
[illegible] Case à pompe, No 8, rue Esplanade.
[illegible] Case à pompe No 5, rue Victoire.
[illegible] Station de police, rue Champs-Elysées.
312 Coin Bagatelle et Esplanade.
314 Coin Bons-Enfants et St-Antoine.
315 Coin Bons-Enfants et Champs-Elysées.
316 Coin Claiborne et St-Bernard.
[illegible] Coin Laharpe et White, R. R. Dépôt.
[illegible] Coin Amour et Espagne.
*[illegible] Coin Pauger et Urquhart.
*[illegible] Coin Mandeville et Claiborne.
*[illegible] Coton Press et Levée.
*[illegible] Marché Washington.
*[illegible] Coin Clouet et Remparts.
*[illegible] Case à pompe No 24, Grande Hommes
[illegible] Coin Dauphine et Independance.
*[illegible] Rue Poland, Station des chars.
[illegible] Casernes des États-Unis.
[illegible] Coin Herrage et Dauphine.

EDITION HEBDOMADAIRE DE L'ABEILLE

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire contenant toutes les matières, littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'édition quotidienne. [illegible]

VAPEURS.

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE.

[illegible]

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS

LIGNE POSTALE

[illegible] NEW-YORK AU HAVRE.

[illegible]

Pour New-York directement.

[illegible]

CETTE LIGNE SE COMPOSE des steamers suivants:

KNICKERBOCKER,
NEW ORLEANS,
HUDSON,
CORTES.

Le steamer

KNICKERBOCKER,

[illegible]

ALFRED MOULTON, [illegible]

ARRANGEMENT D'HIVER

[illegible]

CAMELIA.

[illegible]

C. M. SOULA.

[illegible]

A. H. LANDRY [illegible] 105 rue Decatur [illegible]

CITY OF AUGUSTA.

CHS. A. BRUSLE, [illegible]

LOAD & McFARR, [illegible]

Compagnie d'Assurance du PEUPLE
—DE LA—
Nouvelle-Orléans.

BUREAUX No. 5, RUE ST-PIERRE.

CINQUIÈME ÉTAT ANNUEL.

CONFORMÉMENT aux réquisitions de la Charte, la Compagnie publie l'état suivant: [illegible]

[illegible]

B. M. DAVIS, Président.

JNO. WILSON, [illegible]

A. GRANGER, Secrétaire.

AGENTS DE L'ABEILLE.

[illegible]

VAPEURS.

Lloyd de l'Allemagne du Nord.

STEAMERS ENTRE BRÊME ET LA NOUVELLE-ORLÉANS, VIA LE HAVRE, SOUTHAMPTON ET LA HAVANE.

[illegible]

PRIX DU PASSAGE.

[illegible]

Passage pour l'Europe.

[illegible]

WHITE STAR LINE.

[illegible]

ALLAN LINE.

[illegible]

A. K. MILLER & Co.

No 22 de la rue Carondelet, Nlle-Orléans.

[illegible]

CHEMINS DE FER.

[illegible]

G. R. PAYNE, [illegible]

[illegible]

CHAIRS DORTOIRS PULLMAN JUSQU'À ST. LOUIS, CHICAGO, LOUISVILLE ET CINCINNATI.

[illegible]

A. D. SHELDON, [illegible]

E. D. FROST, [illegible]

[illegible]

PULLMAN PALACE SLEEPING CARS THROUGH TO ST. LOUIS, CHICAGO, LOUISVILLE AND CINCINNATI.

[illegible]

Chemin de fer de la Nlle-Orléans et Mobile.

LIGNE DE MOBILE.

[illegible]

New Orleans & Mobile Rail-Road.

MOBILE LINE.

[illegible]

THE GREAT THROUGH ROUTE TO THE EAST, NORTH AND WEST, VIA LOUISVILLE, VIA ATLANTA, and VIA ST-LOUIS.

CARRYING THE U. S. MAIL.

[illegible]

[illegible]

Louisiane et du Texas, de Morgan.

[illegible]

ASSURANCES.

La Compagnie d'Assurance —DE LA— NOUVELLE-ORLÉANS.

[illegible]

J. TUYES, Président.

J. W. HINCKS, Secrétaire.

[illegible]

JOHN LEGOUVÉ, [illegible]

[illegible]

J. W. HINCKS, Secrétaire.

DIRECTEURS.

[illegible]

Compagnie d'Assurance de l'Union de la Nlle-Orléans.

DIX-NEUVIÈME ÉTAT

[illegible]

A. CHIAPELLA, Président.

J. M. CHAMBERS, [illegible]

ÉTAT DE LA LOUISIANE, Paroisse d'Orléans, Ville de la Nlle-Orléans.

[illegible]

JNO. FANNY, [illegible]

[illegible]

Sun Mutual Insurance Company

CAPITAL PAYÉ......$500,000.

DOUZIÈME ÉTAT ANNUEL DE L'ANNÉE 1875.

[illegible]

JAMES I. DAY, Président.

[illegible]

Banque Nationale de l'Union.

[illegible]

ASSURANCES.

Association d'Assurances —DE LA— NOUVELLE-ORLÉANS.

[illegible]

G. LANAUX, [illegible]

[illegible]

DIRECTEURS.

A. J. GOMILA, PIERRE LANAUX,
L. H. SMALL, [illegible] WEBSTER,
J. B. CAMORS, [illegible] SCOTT,
E. F. GOLSAN, [illegible] SCHNEIDER,
J. PLAISENT, [illegible] LEHY,
HY. ABRAHAM, [illegible]

Mechanics and Traders' Insurance Company,

[illegible]

ACTIF.

[illegible]

JAMES A. WHITE, Secrétaire.

[illegible]

DIRECTEURS.

[illegible]

Notice to Tax Payers.

[illegible]

ASSURANCES

RAPPORT ANNUEL
—DE—
Bank and Insurance Clerks' Mutual Aid and Protective Association.

[illegible]

AUG. SALAUN, président,
[illegible] FLORANCE, vice-président,
A. BELPRUCH, [illegible]
[illegible] F. GARCIA,
[illegible] C. KORNBECK,
[illegible]
PAUL BLANC,
[illegible] GASSARD,
[illegible] WINSHORE,
[illegible] FORSTALL,
[illegible]

New Orleans Credit Foncier Association.

[illegible]

La Compagnie d'Assurance TEUTONIA

[illegible]

RAPPORT ANNUEL DE LA Société de Bienfaisance Mutuelle du Pilote.

[illegible]

DIRECTEURS.

[illegible]